

Le Ménestrel (Paris. 1833). 1919/12/12-1919/12/18.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

## SOUVENIRS DE CINQ ANNÉES (1)

(1914-1919)

(Suite)

1917, c'est le mauvais moment de la guerre : l'année du défaitisme, des offensives brisées, des mutineries, de la défection russe. Il y a des parallélismes dont l'évidence s'impose, quoi qu'en pensent les observateurs à courte vue. L'évolution de la musique s'est fortement ressentie de cette situation troublée, bien qu'en apparence les choses aient semblé suivre leur cours. Les théâtres et les concerts ont continué leur petite vie, avec de moins en moins d'intérêt et comme en se traînant. A l'Opéra (rouvert le 4 novembre 1916), presque rien que des reprises : au répertoire courant s'ajoutent l'acte de *Briséis*, de Chabrier, seul fragment achevé d'une œuvre laissée incomplète par son auteur et qui promettait d'être si belle; *Patrie*, de M. Paladilhe, dont les allusions historiques mettaient la remise à la scène fort à propos; *Messidor*, de M. A. Bruneau, qui parut plus vibrant que jamais. Des représentations italiennes ont valu à notre public de guerre l'occasion de faire connaissance avec *Maria di Rohan*, de Donizetti, exhumation qui ne s'imposait peut-être pas. Dans un spectacle de bienfaisance, on adapta à la Danse, sous le titre : *les Abeilles*, un scherzo orchestral de M. Stravinski, ingénieux, mais qui n'avait pas été fait pour le théâtre; le même jour furent exécutés, en scène et en costume, des chants de la Révolution, notamment le beau *Chant du 26 messidor* (14 juillet 1800), à trois chœurs et trois orchestres, de Méhul, qui aurait mérité de reprendre une existence plus durable. Un petit ballet de M. Ravel, *Adélaïde ou le langage des fleurs*, fut donné le 8 avril 1917, et, dans l'été, la tragédie mi-littéraire, mi-musicale, *Prométhée*, dont M. Gabriel Fauré a écrit pour Béziers la subtile et sévère partition, fut mise à la scène avec le concours de la Comédie-Française. Puis, après une nouvelle fermeture de plusieurs mois, l'Opéra rouvrit à la fin de novembre, commençant par une *Jeanne d'Arc* en musique (de M. Raymond Roze) qui nous vint d'Angleterre, toujours sous le couvert d'une société de bienfaisance. Et ce fut tout pour cette année-là.

L'Opéra-Comique continua à jouer régulièrement et sans s'interrompre, avec une troupe bien au complet et devant un public toujours nombreux, mais sans rien ajouter à son répertoire ordinaire. Le seul ouvrage dont il l'ait enrichi n'était même pas inédit : *Béatrice*, de M. André Messager, dont Monte-Carlo avait eu la primeur. Signalons, à l'actif de ce théâtre, le souvenir donné par lui, assez légitimement, on en conviendra, à Méhul, dont le centenaire de la mort tombait le 18 octobre; cette date fut l'occasion d'une représentation de *l'Irato* et d'un concert à la fin duquel le *Chant du Départ* fit une fois de plus sa splendide apparition.

Pour la première fois après ses auditions à la Sorbonne et à la suite de voyages à l'étranger qui furent une bonne propagande, la Société des Concerts tenta, un peu timidement, de reprendre contact avec son public ordinaire : elle rentra dans sa vieille et toujours vibrante salle du Conservatoire et y donna, dans l'hiver de 1917, une série de dix concerts, où elle s'en tint à faire entendre son répertoire de jadis, rénové en partie par une assez

forte proportion d'œuvres modernes, mais sans rien d'inédit. Comme tel, nous ne trouvons à citer qu'une grave page de M. Théodore Dubois, inspirée par les sentiments de l'heure : *In Memoriam*.

Quant à l'Association Colonne-Lamoureux, la saison eut chez elle un caractère assez spécialement international. Sans doute les musiciens français tinrent sur les programmes la place prépondérante à laquelle ils avaient droit : c'est ainsi qu'on y vit inscrire tour à tour les deux *Hymnes*, d'Albéric Magnard, si différents de sentiment mais d'une tenue également belle, *A Vénus* et *A la Justice*; un important fragment du *Pays*, de M. Guy Ropartz; d'émouvantes mélodies de Charles Bordes; des pages déjà entendues de MM. Albert Roussel et Alexandre Georges; un chant de César Franck, demeuré inconnu depuis l'année 1871, où il a été composé, et qu'il appartenait à la nouvelle guerre de révéler : *Patrie* sur les vers de Victor Hugo, musique d'une beauté sereine, qui s'apparente à *Rédemption*; puis, pour terminer la saison, le premier fragment offert au public d'une œuvre considérable que nous entendrons bientôt dans son entier, *la Queste de Dieu*, extraite de *la Légende de Saint Christophe*, de M. Vincent d'Indy. A côté de cela, des premières auditions dues à MM. F. Durant, Désiré Paque, Louis Aubert, A. Bertelin, André Dulaurens, Michel-Maurice Lévy, C.-P. Simon, Le Boucher, Paul Hillemacher, P. de Bréville, F. Le Borne, Jean Huré, A. Delacroix, Braunstein et Paul Ladmirault. Du côté des étrangers, nous eûmes des œuvres des Anglais Balfour, Gardiner, Landon Ronald, Edv. Elgar; des Italiens (on alla jusqu'à donner les ouvertures de *Guillaume Tell* et du *Barbier*!) Victor de Sabata, Alfredo Casella, F. Malipiero, auxquels il faut ajouter maintenant M. Sylvio Lazzari (naturalisé Français depuis longtemps, mais à qui la guerre et ses conséquences ont rendu sa qualité originelle d'Italien d'une terre irrédentiste); un Roumain, dès longtemps aussi adopté parmi nous, M. G. Enesco; un Serbe, M. Stevan Christich, et, comme d'habitude, les Russes du répertoire, parmi lesquels M. Igor Stravinsky, avec son orchestre d'une coloration intense et d'un mouvement désordonné, sembla prendre, cette année, une place prépondérante; MM. Glazounow et Rachmaninow, noms un peu moins familiers, furent aussi représentés sur les programmes.

La manifestation d'art la plus caractéristique de cette année 1917 fut celle qu'au mois de mai nous offrit la saison russe. Une saison russe? Nous n'avions pas vu cela depuis 1914! Et de quelle Russie nous venait-elle? Celle d'hier, ou bien celle du jour, ou encore du lendemain? N'en doutons pas : c'était celle d'hier, avec ses modes d'avant-guerre, son faux clinquant, son snobisme, son bluff. Nous revîmes donc bondir des danseurs, parmi des lumières à l'éclat criard et au milieu de décors sans beauté; nous entendîmes de la musique d'auteurs connus, Borodine, Rimsky-Korsakow, Liadow : ce fut même ce que nous eûmes de mieux, encore que ce fût peu nécessaire. Et puis, il y eut (et, cela, c'était le goût du jour) des « adaptations », comme celle, assez déplaisante, de pièces de clavecin de Scarlatti orchestrées à la moderne pour servir de musique de ballet. Enfin, des nouveautés, non plus russes : plutôt montmartroises et prétendant à réunir en un ensemble esthétique la collaboration de divers arts futuristes. Las! le futurisme n'est pas toujours l'avenir! D'ailleurs, il y a des moments où l'on n'entend pas sans impatience pro-

(1) Voir les numéros des 24, 31 octobre, 7, 14 novembre et 7 décembre 1919.

## Le Mouvement musical en Province

ANGERS. — La partie orchestrale du quatrième concert comprenait des œuvres du plus haut intérêt. L'*Ouverture de Léonore* de Beethoven, la *Procession nocturne* de H. Rabaud, d'une suavité symphonique admirable, le *Camp de Wallenstein* de V. d'Indy, page incomparablement puissante et belle, *Phaëton* de Saint-Saëns et la truculente *España* de Chabrier.

Un ténor, M. Koubitzki, alternait avec des chants russes. En artiste vibrant et convaincu dont la voix semble être plutôt dans la tessiture des barytons, M. Koubitzki se fit ovationner à chacun des lieder qu'il interpréta et dont les auteurs se nomment Rimsky-Korsakoff, Gretchaninoff, Borodine, Balakireff et Moussorgsky. Le chant de *Kopak* de ce dernier valut à l'interprète les honneurs du rappel.

M. Jean Gay dirigeait l'orchestre avec son habileté et son intelligence coutumières, et le public l'associa aux applaudissements qui saluèrent cet intéressant programme.

L.-Ch. M.

LE HAVRE. — Hôtel des Sociétés. — Le précédent succès du pianiste Ciampi avait décidé ce dernier à nous donner un Récital.

La tentative était hardie, mais elle a été couronnée d'un plein succès — ses morceaux, choisis parmi les œuvres de Mendelssohn, Schumann, Debussy, ont affirmé une fois de plus les qualités de ce célèbre pianiste qui prendra bientôt place auprès des Cortot et Bauer.

Il a terminé la soirée par la foudroyante *XII<sup>e</sup> Rhapsodie* de Liszt, qui lui a valu la chaleureuse ovation d'un public averti et mélomane.

— Grand-Théâtre. — Grâce soient rendues à notre intelligent directeur, M. Masson, qui a bien voulu nous donner *le Roi d'Ys*, endormi depuis vingt-sept ans! Monté avec soin, quant au cadre des chanteurs, des chœurs, de l'orchestre, mis au point par le chef Onoll, cette reprise a eu le succès de la première représentation. Elle a affirmé la beauté de la musique française, la maîtrise du compositeur Lalo, dont l'inspiration personnelle ne procède d'aucune école voisine.

MONTPELLIER. — La belle musique a décidément un groupe important de fidèles à Montpellier. Les concerts de l'an dernier faisaient parfois salle pleine; les deux premiers concerts classiques de cette saison ont réuni le même public, un peu accru. Il serait facile de dresser la liste de ces fidèles; on y trouverait les noms montpelliérains les plus connus et le plus justement estimés.

Les quatuors de Beethoven, exécutés par le quatuor Zimmer, ont pleinement répondu aux exigences artistiques de cet auditoire. Cette musique, intellectuelle entre toutes, ajoute un monde d'idées à un monde de sensations exquis.

L'intime joie qui s'épanouissait sur tous les visages, les brèves formules d'admiration qui s'échangeaient dans la petite cohue de la sortie, mille détails d'observation psychologique attestent le succès parfait de ces deux premiers concerts de la Société Charles-Bordes.

RENNES. — Matinée de la Croix-Rose. — Dans la coquette salle du Cinéma-Pathé, le 25 novembre, eut lieu une matinée de bienfaisance due à l'initiative de M. Béesan, musicien averti, auquel il faut savoir gré des intéressantes manifestations d'art auxquelles il nous convie. Le programme comportait trois noms seulement : M<sup>me</sup> Lucy Vuillemin, soliste des Concerts-Colonne, M. Gontran-Arcouët, pianiste-virtuose, et le violoncelliste G. Hekking, mais ces trois noms remplirent la salle et le programme. Ces artistes ont joué et chanté, avec grand talent, du Chopin, du Schubert, du César Franck, du Lalo, du Gabriel Fauré et du Grieg. Ce fut un véritable régal, mais pourquoi fit-on sauter un *Nocturne* de Paul Paray? Ce prix de Rome n'aurait pas fait mauvaise figure à côté de ses aînés, du moins je ne le pense pas, qu'en dites-vous, M. Hekking?

clamer les principes d'un art décadent : c'est quand, dans le même temps, d'autres se donnent beaucoup de mal pour accomplir des actions desquelles il résulte que l'on n'est point du tout en décadence. Je ne crois pas que la *Parade* dont M. Erik Satie a écrit la partition eût été en aucun temps chose agréable à voir ou à entendre; mais ce mélange de vulgaire, de vide, de rien, ponctué de grimaces, parut être particulièrement pénible à une époque où il y avait d'autres choses à quoi penser. Ces faux ironistes avaient vraiment mal pris leur temps. On leur fit l'honneur de s'impatier contre eux; il y eut des cris et des disputes au parterre et au poulailler. Et cela me rappelle une vieille anecdote : au temps de l'Empire, des jeunes gens s'étant chamaillés de la même façon au sujet d'un opéra-comique, ou, plus vraisemblablement, pour quelque actrice, Napoléon les envoya incontinent aux armées, disant : « Puisqu'ils aiment se battre, ils feront de bons soldats. » Les manifestants de la *Parade* auraient mieux fait aussi d'utiliser leur humeur combative sur d'autres fronts : du moins elle aurait servi pour une meilleure cause. Et si je m'irrite encore rétrospectivement contre ces incidents menus, c'est qu'il me semble y voir l'effet d'une regrettable tendance à ravalier notre art et ne le pas prendre au sérieux : de telles contradictions de principes et d'actes ne le prouvent que trop.

De fait, le moment allait venir où, un peu partout, s'accompliraient les plus louables efforts de rénovation. Ceux qui étaient restés à l'arrière comprirent et surent faire comprendre que, dans toutes les branches de l'activité, il fallait en revenir autant que possible à la vie normale. Après l'Association des Concerts-Colonne-Lamoureux, après la Société des Concerts du Conservatoire, un autre groupement d'artistes, dont le rôle important dans l'histoire est apparu de plus en plus clairement, la Société Nationale, se reconstitua et retrouva une vitalité nouvelle. A vrai dire, il fallut constater à cette occasion que nos musiciens ne sont pas mûrs pour « l'union sacrée »; malgré les intentions les meilleures, la préoccupation de leurs rivalités, de leurs coteries, de leurs petites chapelles, l'emporte chez eux sur le sentiment de la solidarité, qui est pourtant une si grande force. La Société Nationale, créée au lendemain de l'autre guerre par les artistes d'avant-garde de ce temps-là, a toujours, en se rajeunissant, conservé son caractère avancé : elle proposa, à un plus jeune groupement, qui marche à peu près dans le même sens, la Société Musicale Indépendante (S M I), de se fondre avec elle; il eût semblé que le bloc formé par la combinaison de ces éléments vivaces eût constitué un tout homogène et assez puissant. Mais cette alliance ne put pas être conclue. Peu importe d'ailleurs : au lieu d'une seule société, il y a en a deux, et peut-être n'est-ce pas trop, car leurs entreprises respectives, depuis deux ans comme avant la guerre, ont montré qu'elles ont l'une et l'autre droit à la vie.

Des institutions nouvelles s'organisèrent, et cela n'était pas sans audace. Songeons que nous voici arrivés à l'hiver de 1918, où les nuits étaient continuellement troublées par les incursions ennemies. Était-ce donc le moment de passer les soirées à faire et à entendre de la musique? Rien n'y fit : les musiciens furent sans cesse à leur poste. Des orchestres furent créés et les plus grandes salles furent presque toujours pleines.

(A suivre.)

Julien TIERSOT.